

Jean-Luc Bannalec

UN ÉTÉ
À PONT-AVEN

Une enquête du commissaire Dupin

Roman

Traduit de l'allemand par Amélie de Maupeou

Titre original : *Bretonische Verhältnisse. Ein Fall für Kommissar Dupin*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co.Kg, Cologne/Germany, 2012

© Presses de la Cité, 2014, pour la traduction française

ISBN 978-2-258-10236-1

Presses
de
la Cité

un département **place des éditeurs**

place des éditeurs

Une mer calme n'a jamais fait un bon marin.

Proverbe breton

à L.

LE PREMIER JOUR

Ce 7 juillet promettait d'être une magnifique journée d'été. L'une de ces belles percées de soleil typiques de l'Atlantique, qui avaient le don de rendre le commissaire Dupin parfaitement heureux. Le bleu du ciel semblait déteindre sur tout. Inhabituellement chaud pour la Bretagne au petit matin, l'air était aussi très léger, transparent, donnant à toute chose une présence claire et précise. Hier soir, encore, régnait une atmosphère de fin du monde. De monstrueux nuages noirs, lourds et menaçants, avaient obstrué le ciel, filant à toute allure tandis que des torrents de pluie s'abattaient en rafales.

Concarneau, la somptueuse « Ville bleue », ainsi nommée en raison des filets de pêche d'un bleu lumineux qui bordaient déjà les quais au siècle dernier, rayonnait. Le commissaire Georges Dupin était installé au fond du café l'Amiral, son journal déplié devant lui. Surplombant le toit du vieux marché couvert où l'on pouvait acheter les poissons fraîchement débarqués, l'horloge indiquait sept heures trente. Le

traditionnel café-restaurant, qui avait également fait office d'hôtel par le passé, se dressait en bonne place le long du quai, juste en face de la vieille ville. Protégée par une muraille massive ponctuée de tours, la ville close avait été construite sur une île de forme oblongue et étroite, de telle manière qu'elle semblait posée au beau milieu du bassin dans lequel débouche le nonchalant Moros. Un peintre n'aurait pu la rendre plus belle.

Deux ans et sept mois plus tôt, à la suite de « diverses dissensions » – c'étaient là les termes avancés par l'administration –, Dupin avait été « déplacé » depuis Paris dans cette province éloignée, une mutation qui l'avait littéralement arraché aux charmes de la capitale où il avait passé toute sa vie. A peine arrivé, il avait pris l'habitude de siroter son café matinal à l'Amiral, un rituel aussi savoureux qu'inaltérable.

Il émanait de l'Amiral cette atmosphère particulière qui rappelait les grandes heures de la fin du XIX^e siècle, lorsque des artistes reconnus dans le monde entier, et, un peu plus tard, le commissaire Maigret lui-même, avaient élu domicile ici. Gauguin, par exemple, qui s'était lancé dans une bagarre mémorable juste devant la porte du restaurant, après que des marins un peu éméchés eurent offensé sa toute jeune maîtresse javanaise. Et puis le légendaire Amiral avait ensuite été abandonné à son sort jusqu'à ce que, douze ans plus tôt, Lily et Philippe Basset prennent sa destinée à cœur. Tous deux originaires de Concarneau, ils s'étaient rencontrés à Paris par les méandres du hasard et nourrissaient à l'époque des

projets bien différents. Ils avaient conjugué leurs efforts, et fini par rendre à l'établissement une bonne partie de sa grandeur passée. L'Amiral était devenu le point de ralliement officieux de la ville, c'était incontestable. Si pittoresque qu'il fût, tout y était authentique, sans artifice, sans volonté de folklore. La plupart des touristes lui préférant les cafés plus « charmants » qui bordaient la place principale, un peu plus bas dans la ville, l'Amiral offrait un lieu de retrait idéal pour se retrouver entre gens du coin.

— Un autre café, s'il te plaît. Et un croissant !

Il ne s'était pas donné la peine d'articuler et Lily dut s'aider du regard et du geste vif du commissaire pour comprendre ce qu'il désirait. Dupin en était à son troisième café.

— Trente-sept millions ! Vous avez vu, commissaire, on a atteint les trente-sept millions, aujourd'hui, lança Lily depuis l'énorme machine à café qui ne manquait jamais d'impressionner Dupin – un de ces rares engins qui laissaient encore échapper un authentique ronronnement de moulin.

La quarantaine tout juste passée, Lily était une très jolie femme aux boucles châtain clair, débordant d'énergie. Ses yeux d'un vert marin semblaient vouloir se poser sur tout. Rien n'échappait jamais à son regard. Dupin la trouvait sympathique – tout comme Philippe, le patron et cuisinier. Si Dupin ne s'entretenait que rarement avec lui, il appréciait cependant son talent exceptionnel et la passion qu'il mettait à l'ouvrage. Peut-être qu'ils s'entendaient bien justement parce qu'ils se parlaient peu, d'ailleurs. En tout cas, Lily n'avait jamais manifesté de prévention à l'égard du commissaire, ce qui n'était pas une mince

affaire dans le coin. Pour les Bretons, il n'y a pas plus étranger qu'un Parisien.

— Bon sang !

Dupin venait de se souvenir qu'il voulait tenter une seconde fois sa chance au Loto aujourd'hui. La somme astronomique qui récompensait la combinaison gagnante tenait tout le pays en haleine. Personne ne l'avait remportée la semaine précédente, ce qui avait amené Dupin à cocher courageusement douze cases. Deux de ses chiffres étaient sortis, hélas dans deux grilles différentes.

— On est déjà vendredi, commissaire, vous aviez oublié ?

— Je sais, je sais.

Il passerait au tabac d'à côté en sortant.

— La semaine dernière, ils étaient déjà à court de billets dès le vendredi matin.

Comme toutes les nuits au cours des dernières semaines, Dupin avait très mal dormi et essayait vainement de se concentrer sur sa lecture. Au mois de juin, le Finistère nord n'avait bénéficié que de 62 % des heures d'ensoleillement normalement constatées pour le mois de juin. D'habitude, on comptait jusqu'à 145 heures de soleil. Un peu plus chanceux, le Finistère sud affichait 70 % de son score habituel tandis que le Morbihan voisin, qui pourtant ne se trouvait qu'à un jet de pierre de là, pouvait se vanter d'un 82 %. L'article faisait la une de *Ouest-France*. Les statistiques météorologiques les plus rocambolesques semblaient être une spécialité de la presse locale : « La Bretagne privée de soleil et de chaleur », s'affolaient les gros titres, ou encore « Le mois de juin le plus catastrophique depuis des siècles ». C'était toujours la même rengaine.

L'article se terminait de manière tout aussi prévisible :
« La légende se confirme : en Bretagne, il fait beau cinq fois par jour. »

La sonnerie stridente d'un téléphone portable fit sursauter le commissaire. Il n'arrivait pas à s'y faire, à chaque fois elle le prenait au dépourvu, c'était agaçant. Le numéro de Labat, l'un de ses deux inspecteurs, s'afficha et l'humeur de Dupin s'assombrit aussitôt. Il le laissa sonner sans décrocher. Il verrait son collaborateur au commissariat dans une demi-heure, cela pouvait bien attendre jusque-là. Dupin trouvait Labat étroit d'esprit, insupportablement méticuleux, obséquieux et épouvantablement orgueilleux pour couronner le tout. Agé d'une bonne trentaine d'années, plutôt trapu, Labat avait un visage rond aux traits poupins, des oreilles légèrement décollées et un crâne à moitié dégarni, ce qui ne l'empêchait pas de se trouver irrésistible. Il avait été affecté au service de Dupin dès l'arrivée de ce dernier, lequel avait par la suite tenté de s'en débarrasser à plusieurs reprises. Malgré des efforts répétés, le commissaire n'avait malheureusement jamais pu obtenir gain de cause.

Le téléphone sonna de nouveau. Il fallait toujours qu'il se donne de l'importance, celui-là. A la troisième sonnerie, Dupin sentit pourtant une certaine nervosité le gagner.

— Oui ?

— Commissaire, c'est bien vous ?

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit, sur mon téléphone portable ? aboya Dupin.

— Le préfet Guenneuges vient d'appeler. Il vous demande de le remplacer ce soir à l'amicale de Staten Stoud, au Canada.

Le ton mielleux de sa voix répugnait à Dupin.

— Comme vous le savez, le préfet Guenneugues est président d'honneur de notre comité. Ce soir, la délégation officielle canadienne, en visite en France pour la semaine, est l'invitée de la Bretonnade, à Trégunc Plage. Un impératif imprévu oblige le préfet à se rendre à Brest et il vous prie d'accueillir en son nom le président général de la délégation, le docteur de la Croix. Trégunc est de notre ressort, après tout.

— Quoi ?

Dupin ne comprenait pas un traître mot de ce que racontait Labat.

— Eh bien, la ville de Staten Stoud, qui se trouve non loin de Montréal, est jumelée à Concarneau. Comme le préfet a des parents éloignés qui résident là-bas, et qui...

— Il est huit heures moins le quart, Labat. Je prends mon petit déjeuner.

— Le préfet accorde une grande importance à l'événement. Il a appelé tout spécialement pour cela. Il m'a demandé de vous en informer immédiatement.

— De m'en informer ?

Dupin raccrocha. Cette conversation avait assez duré, il avait d'autres chats à fouetter. Heureusement, il était trop fatigué pour s'énerver davantage. Dupin ne supportait décidément pas Guenneugues, dont il ne parvenait toujours pas à prononcer le nom. Il se heurtait d'ailleurs à cette difficulté avec un certain nombre de noms bretons, un problème assez embarrassant dans une profession qui l'amenait à rencontrer beaucoup de gens.

Dupin se replongea dans son journal. Comme chaque jour, la page de titre de *Ouest-France* ou du

Télégramme était consacrée à un récapitulatif relativement sommaire des événements marquants de l'actualité internationale et nationale, pour laisser aussitôt la place à trente pages d'informations régionales ou locales, voire plus que locales. Dupin adorait ces deux quotidiens. Après sa « mutation », il s'était lancé, d'abord à contrecœur puis avec un intérêt croissant, dans l'étude de l'âme bretonne. Au-delà du contact réel avec les habitants du coin, c'était précisément ces petites histoires d'apparence anodine qui lui fournissaient les informations les plus précieuses sur la région. Ces récits relatant la vie des habitants du « bout du monde », du *Finis Terra*, pour reprendre l'expression que les Romains – les envahisseurs ! – avaient adoptée pour désigner la presqu'île aux côtes déchirées, bravant les flots furibonds de l'Atlantique. Pour les gens d'ici, le pays ne s'appelait évidemment pas « Fin du monde », mais précisément son contraire : « Penn-ar-Bed » – le bout du monde, ou, dans sa traduction littérale : « le début de tout ».

Le téléphone sonna de nouveau : Labat, une fois de plus. Dupin s'aperçut que la fatigue ne faisait pas le poids face à la colère, en fin de compte.

— Non, je suis malheureusement dans l'impossibilité de m'y rendre, j'ai beaucoup de choses à faire, j'ai des tas d'obligations professionnelles. Transmettez ce message à Geungeug... dites-le au préfet.

— Un meurtre. Il y a eu un meurtre.

La voix de Labat n'était plus qu'un fil sans timbre.

— Quoi ?

— Pont-Aven, commissaire. Pierre-Louis Pennec, le propriétaire du Central, a été retrouvé mort dans son

restaurant il y a quelques minutes à peine. Quelqu'un a prévenu le poste de garde de Pont-Aven.

— Vous plaisantez, Labat ?

— Nos deux confrères de Pont-Aven doivent déjà être sur place.

— A Pont-Aven ? Pierre-Louis Pennec ?

— Que voulez-vous dire, commissaire ?

— Que savez-vous d'autre ?

— Je ne sais rien de plus que ce que je viens de vous raconter.

— Et vous êtes certain qu'il s'agit d'un meurtre ?

— Cela y ressemble beaucoup, oui.

— Pourquoi ?

Dupin n'avait pas encore terminé de formuler sa question qu'elle l'agaçait déjà.

— Je n'ai pas plus de détails que ceux que la personne qui a appelé, le cuistot de l'hôtel, a donnés au policier de service, qui à son tour les a...

— C'est bon, c'est bon. Mais en quoi cette affaire nous concerne-t-elle ? Pont-Aven est sous la responsabilité de Quimperlé. C'est du ressort de Derrien, ça...

— Le commissaire Derrien est en vacances depuis lundi. Nous sommes censés prendre le relais en cas de pépin. C'est pour cette raison que l'équipe de garde de Pont-Aven a...

— Très bien, très bien... Je me mets en route. Vous aussi, venez. Et appelez Le Ber. Je veux qu'il vienne immédiatement.

— Le Ber est déjà en route.

— Très bien. C'est incroyable, tout de même. Quelle barbe !

Dupin raccrocha.

— Il faut que je file, lança-t-il en direction de Lily.

Mais elle était plongée dans une conversation téléphonique. Dupin déposa quelques pièces de monnaie sur le zinc et quitta l'Amiral. Sa voiture était garée sur le grand parking du quai, à quelques pas de l'hôtel.

C'est le monde à l'envers, se dit Dupin une fois installé au volant, c'est vraiment incroyable. Un assassinat à Pont-Aven, et puis quoi encore ? En plein été, juste avant l'ouverture de la saison, qui allait transformer la ville en immense musée en plein air – c'est tout au moins ce que les habitants de Concarneau aimaient à clamer d'un ton moqueur. Pont-Aven était un véritable petit paradis. Le bourg pittoresque – un tantinet trop pittoresque, d'ailleurs, au goût de Dupin – était cité dans tous les guides touristiques de France. Le dernier meurtre qui avait défrayé la chronique devait remonter à une éternité, et cette fois-ci, la victime n'était pas un citoyen ordinaire. Le vieux Pierre-Louis Pennec était un hôtelier légendaire, une véritable institution – tout comme l'avaient été son père et surtout, bien sûr, sa grand-mère, la célèbre fondatrice du Central, Marie-Jeanne Pennec.

Dupin tripota avec impatience les touches ridiculement petites du téléphone de sa voiture.

— Où êtes-vous, Nolwenn ?

— Je suis en route vers le commissariat. Labat vient d'appeler. Je suis au courant. Je suppose que vous voulez parler au docteur Lafond.

— Dès que possible, oui.

Depuis un an désormais, un second médecin légiste s'était installé à Quimper. Ewen Savoir était un jeune dadais fort maladroit que Dupin ne supportait pas. S'il bénéficiait d'un équipement technique et

technologique impressionnant, cela ne l'empêchait pas d'être idiot et effroyablement compliqué. Dupin ne pouvait pas dire qu'il appréciait vraiment le vieux docteur Lafond, un râleur notoire avec lequel il s'accrochait régulièrement quand il n'obtempérait pas assez vite à son goût. Lafond savait jurer comme un putois, mais il fallait bien reconnaître qu'il fournissait un travail épatant.

— Je m'occupe de tout.

Dupin adorait entendre ces mots dans la bouche de Nolwenn. Elle avait été la secrétaire du commissaire qu'il remplaçait, tout comme du prédécesseur de celui-ci. Elle était formidable. Compétente, merveilleusement efficace.

— Bien. Je viens de dépasser le dernier rond-point de Concarneau. Je serai là dans dix minutes.

— Commissaire, j'ai bien l'impression que l'affaire est grave. C'est incompréhensible. Je connaissais bien le vieux Pennek. Mon mari a effectué de menus travaux pour lui, à l'époque.

Pendant une fraction de seconde, Dupin eut la tentation de demander de quels « menus travaux » il pouvait bien s'agir, mais il décida de laisser tomber. Il y avait des questions plus urgentes à régler pour le moment. Il n'avait jamais vraiment compris quelle était la profession du mari de Nolwenn. Elle semblait universellement indéfinie. Il effectuait toujours « de menus travaux » pour tout un tas de gens divers et variés.

— Oui. Ah, vous savez, ça va sûrement faire des vagues. C'était une icône du Finistère – de la Bre-

tagne, que dis-je, peut-être même de la France. Bon Dieu... Je vous rappelle.

— Entendu. Je suis déjà à la porte du commissariat.

Dupin roulait vite, bien trop vite pour ces rues étroites. C'était incroyable, tout de même. Ce vieux Derrien était en vacances pour la première fois depuis dix ans, et il ne rentrerait pas avant dix jours. Sa fille s'était mis en tête de se marier à La Réunion, une aberration aux yeux de Dupin puisque le futur époux venait du même patelin qu'elle, à trois kilomètres de Pont-Aven.

Dupin se remit à tripoter les touches de son téléphone de service.

— Le Ber ?

— Commissaire ?

— Vous êtes déjà sur les lieux ?

— Oui. Je viens d'arriver.

— Où se trouve le mort ?

— En bas, dans la salle de restaurant.

— Vous y êtes déjà allé ?

— Non.

— Je veux que personne n'entre avant moi. Vous non plus, d'ailleurs. Qui a trouvé le corps de Pennec ?

— Francine Lajoux. Une employée.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Je n'ai pas encore parlé avec elle.

— Bon. Très bien. J'arrive tout de suite.

Dupin fut frappé par la taille impressionnante de la mare de sang, qui s'était répandue en suivant les contours irréguliers des dalles de pierre.

Pierre-Louis Pennec était un homme de haute taille, au corps mince et musclé. Avec ses cheveux gris coupés

court, il avait fière allure malgré ses quatre-vingt-onze ans. Son cadavre gisait sur le dos, dans une posture étrangement contorsionnée, la main gauche disparaissant dans la pliure du genou, la hanche carrément déboîtée, la main droite reposant sur son cœur. Son visage était horriblement déformé et ses yeux grands ouverts fixaient le plafond. Les plaies, clairement visibles sur son torse et son cou, indiquaient qu'il avait été frappé à plusieurs reprises.

— La personne qui a fait ça ne l'a pas loupé. Un vieillard, tout de même ! Qui peut bien faire une chose pareille ?

Le Ber se tenait en retrait, à environ deux mètres de Dupin. Sa voix trahissait l'état de choc dans lequel il se trouvait. Hormis les deux hommes, il n'y avait personne dans la salle. Dupin se taisait. Le Ber n'avait pas tort : ils avaient affaire à un crime d'une brutalité exceptionnelle.

— Bon sang ! laissa échapper Dupin en se passant vigoureusement une main dans les cheveux.

— Ça ressemble à des coups de couteau, mais il n'y a pas la moindre trace de l'arme du crime.

— Du calme, Le Ber.

— Deux collègues de Pont-Aven se chargent de sécuriser l'hôtel, commissaire. Je connais l'un d'eux, Albin Bonnec. Ça fait un bout de temps qu'il travaille avec nous, c'est un très bon flic. L'autre s'appelle Arzhvaelig, j'ai oublié son prénom. Une toute jeune recrue, celui-là.

Dupin ne put réprimer un sourire. Le Ber ne devait pas être beaucoup plus vieux que celui dont il parlait. Agé de trente ans à peine, il était passé inspecteur deux années auparavant. Ce garçon cachait sa préci-

sion, sa rapidité et son intelligence sous des apparences légèrement flegmatiques, et sa manière de s'exprimer ne faisait que renforcer cette impression. Il arborait parfois une expression un peu moqueuse que Dupin affectionnait tout particulièrement. Pour parfaire le tout, il ne faisait jamais grand cas de sa personne.

— Personne n'est entré dans cette pièce avant nous ?

Dupin réitéra la question pour la troisième fois sans que Le Ber manifeste la moindre irritation.

— Personne. Le médecin légiste et l'équipe chargée de relever les empreintes ne vont pas tarder, cela dit.

Dupin comprit le message. Le Ber savait que le commissaire aimait prendre le temps de s'imprégner seul de la scène de crime avant que la meute de spécialistes n'envahisse les lieux.

Le corps de Pennec se trouvait dans l'angle le plus reculé de la salle, juste devant le zinc. La pièce était en L, sa partie longitudinale accueillant l'espace restauration tandis que le fond, dans le coin, était investi par le bar. Du restaurant, un couloir étroit menait à la cuisine installée dans une petite annexe, à l'arrière de la bâtisse. Sa porte était fermée.

Devant le zinc, les tabourets étaient méticuleusement alignés, seul l'un d'eux était légèrement décalé vers l'arrière. Un unique verre, presque vide, reposait sur le comptoir, non loin d'une bouteille de lambig. Dupin appréciait lui aussi cette eau-de-vie de pomme si typique de la région. On ne décelait aucune trace de lutte, pas le moindre détail trahissant une activité inhabituelle dans cette partie de la pièce. Manifestement,

une équipe de l'hôtel avait pris soin de nettoyer soigneusement la veille au soir, tout comme le reste du restaurant, d'ailleurs. Les tables et les chaises étaient parfaitement rangées, le couvert était déjà dressé sur les nappes aux motifs campagnards de couleur vive, le sol étincelait de propreté.

La salle à manger et le bar avaient dû être refaits récemment, tout était flambant neuf. L'isolation était exemplaire, pas le moindre bruit ne filtrait de l'extérieur. Malgré trois fenêtres, on ne percevait pas davantage le vacarme de la rue que celui de l'entrée, qui faisait office de réception. Toutes les fenêtres étaient hermétiquement fermées, Dupin l'avait personnellement vérifié.

L'ordre et la propreté impeccables, l'impression de routine huilée qui se dégageait de la pièce, tout contrastait avec le spectacle effrayant du cadavre. A l'instar de tous les autres murs de la ville, les cloisons blanchies à la chaux étaient décorées des incontournables reproductions d'œuvres d'artistes de la colonie datant de la fin du XIX^e siècle. Pont-Aven semblait littéralement tapissé de ces peintures qu'on pouvait admirer jusque dans les cafés et les boutiques les plus insignifiants.

Dupin commença par faire le tour de la pièce en marchant très lentement et en laissant traîner son regard sans but précis. Il ne vit rien d'anormal. Il extirpa maladroitement son petit carnet de notes rouge de la poche de son pantalon et griffonna quelques remarques désordonnées.

Soudain, la poignée de la porte que Dupin avait verrouillée de l'intérieur s'abaissa vigoureusement.

L'instant d'après, des coups se firent entendre. Dupin fut tenté de les ignorer mais il ne s'interposa pas quand Le Ber, après l'avoir brièvement consulté du regard, ouvrit la porte. D'un coup, Salou fit irruption dans la pièce, accompagné de la voix empressée de Labat :

— Le docteur Lafond est là. L'équipe technique de René Salou aussi.

Dupin lâcha un profond soupir. Il oubliait toujours Salou et son peloton d'« Experts ». Il s'était déplacé avec trois acolytes qui le suivaient à pas feutrés, sans dire un mot. Fermant la marche, le docteur Lafond se dirigea droit vers le cadavre en marmonnant à l'intention de Dupin un « Bonjour, M'sieur ! » à peine audible.

Salou se tourna vivement vers Labat et Le Ber.

— Messieurs, pourrais-je vous prier de quitter les lieux jusqu'à ce que nous ayons effectué notre travail ? Pendant toute cette durée, l'accès au restaurant doit être réservé au commissaire, au docteur Lafond, à mon équipe et à moi-même. Pouvez-vous vous assurer qu'il en soit ainsi, s'il vous plaît ? Ah, bonjour, commissaire. Bonjour, docteur !

Peu enclin à contenir ses humeurs, Dupin préféra garder le silence. Les deux hommes ne s'étaient jamais beaucoup appréciés.

— Docteur Lafond, je vous serais reconnaissant à vous aussi de bien vouloir être extrêmement prudent. Cela m'embêterait que vous ajoutiez de nouvelles empreintes. Merci.

Salou avait dégainé son imposant appareil photographique.

— Mes collègues vont se lancer tout de suite dans les recherches dactyloscopiques. Lagrange, venez là, je veux commencer par les empreintes qu'on trouvera sur le bar : le verre, la bouteille et surtout les environs immédiats de la victime. Procédez systématiquement, s'il vous plaît.

Lafond déposa paisiblement sa sacoche sur l'une des tables installées près du bar. A son air impassible, on pouvait douter qu'il ait entendu les mots de Salou.

Soudain pressé de s'en aller, Dupin quitta les lieux sans mot dire.

L'agitation avait fini par gagner le hall de l'établissement aménagé en modeste réception. Manifestement, la nouvelle s'était répandue dans tout l'hôtel et jusqu'au village comme une traînée de poudre. Plusieurs clients se tenaient devant l'accueil, discutant avec virulence tandis qu'une petite femme aux cheveux courts et à la silhouette frêle, contrastant vivement avec son grand nez busqué et sa voix forte, s'efforçait de préserver un semblant de calme dans la maisonnée.

— Mais non, mais non, ne vous inquiétez pas. Nous allons veiller à ce que tout rentre dans l'ordre dans les plus brefs délais.

Un meurtre dans l'hôtel où ces vacanciers avaient choisi de passer les plus belles semaines de l'année, ce n'était vraiment pas de chance. Si Dupin comprenait l'agitation des clients, il compatissait également avec l'embarras de leur hôtesse. La saison n'allait pas tarder à commencer, et la moitié des chambres de l'établissement étaient déjà occupées, avait précisé Le Ber. Vingt-six locataires, dont quatre enfants, pour la

plupart des étrangers. La plupart des Français n'étaient pas encore en vacances mais d'ici une semaine, ça promettait d'être la pagaille. Quand bien même l'hôtel n'était pas encore complet, cela ne changeait rien aux allées et venues des clients, que ce soit en plein jour ou pendant la nuit. Commettre un meurtre dans ces conditions c'était prendre le risque d'être surpris. Il était impossible par exemple d'exclure de croiser un client en traversant le vestibule pour quitter l'établissement. Il en était de même pour le bruit : n'importe qui aurait pu entendre le vacarme d'une lutte, un appel au secours ou le cri désespéré de Pennec. Sans compter qu'une partie du personnel de l'hôtel devait encore se trouver sur place au moment des faits. L'endroit n'était pas de ceux où l'on commettait un meurtre en toute tranquillité.

Le Ber apparut en haut de l'escalier. Etonné de voir le commissaire dehors, il l'interrogea du regard.

— Eh oui, Le Ber. La scène du meurtre appartient aux professionnels, maintenant, c'est comme ça.

Le Ber ouvrit la bouche pour une nouvelle question puis se ravisa. Avec le temps, Dupin avait fini par le dissuader de l'interroger sans cesse sur son mode de fonctionnement et ses projets. C'était le seul trait de caractère de Le Ber qui agaçait parfois Dupin : il voulait toujours comprendre la manière dont son supérieur envisageait de procéder. Aujourd'hui encore, il lui arrivait de le questionner à ce sujet.

— Que font les flics du coin ? Il faut déplacer la réception, je veux que cette pièce reste dégagée.

— Labat les a emmenés en haut, il voulait commencer à interroger les clients au sujet de la nuit dernière.

— Que personne d'autre que la clientèle et le personnel hôtelier n'entre ou ne sorte d'ici. Que quelqu'un surveille le hall d'entrée. Pas vous, Le Ber. Un agent de police local fera l'affaire. Vous disiez que c'était une employée qui avait retrouvé Pennec ?

— Oui, Francine Lajoux. Cela fait plus de quarante ans désormais qu'elle travaille ici. Elle se trouve dans la salle du petit déjeuner, une femme de chambre lui tient compagnie. Elle est en état de choc, nous avons appelé un médecin.

— J'aimerais lui parler.

Dupin hésita un instant, incertain de ce qu'il devait faire, puis il sortit son calepin.

— Il est neuf heures cinq. Labat a appelé à sept heures quarante-sept. A cette heure-là, il venait tout juste d'être prévenu par les collègues de Pont-Aven, qui avaient quant à eux reçu un coup de fil depuis l'hôtel. Madame Lajoux a donc dû trouver le corps de Pennec vers sept heures trente. Si mes calculs sont bons, cela remonte à moins de deux heures. Jusqu'à maintenant, nous ne sommes pas bien avancés.

Bien que la manière peu banale qu'avait le commissaire de prendre des notes fût de notoriété publique, Le Ber ne pouvait pas croire que Dupin avait scrupuleusement noté toutes ces informations sous cette forme.

— Pierre-Louis Pennec a un fils, Loïc. Ah, et puis il y a aussi un frère ou plutôt un demi-frère, qui vit à Toulon. Les proches du défunt ne vont pas tarder à être mis au courant, commissaire.

— Un fils ? Où vit-il ?

— Ici même, à Pont-Aven. Du côté du port, avec sa femme Catherine. Ils n'ont pas d'enfants.

— Je vais aller les voir. Mais avant, je voudrais m'entretenir avec madame Lajoux.

Le Ber savait que cela ne servait à rien de l'en dissuader : il ne connaissait que trop bien l'état d'esprit dans lequel se trouvait le commissaire dès qu'ils étaient confrontés à une affaire « sérieuse ».

Et il ne faisait aucun doute que ce cas-là était sérieux.

— Je vais vous trouver l'adresse exacte de Loïc Pennec et aussi le numéro de téléphone de son demi-frère. Vous savez, c'est une célébrité politique dans le midi, André Pennec. Cela fait deux décennies maintenant qu'il est élu à l'Assemblée, à droite.

— Est-ce qu'il est ici en ce moment ? Je veux dire : est-ce qu'il se trouve dans la région ?

— Non, pas que nous sachions.

— Très bien. Je l'appellerai tout à l'heure. Pas d'autres liens familiaux ?

— Non, rien.

— Demandez à Salou de vous faire un compte rendu précis dès qu'il aura terminé. Quant à Lafond, qu'il me passe un coup de fil. Ne le laissez pas vous dire qu'il ne se prononce jamais avant d'avoir rédigé son rapport.

— Entendu.

— Ah, et je voudrais parler à Dercap. Que quelqu'un essaie tout de suite de le joindre.

Dercap connaissait Pont-Aven comme sa poche. Sa maîtrise du terrain pouvait être précieuse, et puis c'était aussi son enquête, après tout.

— Je crois que Bonnac est déjà sur le coup.

— Que fait le fils ? Il travaille à l'hôtel ?

— Il semblerait que non. Labat sait seulement qu'il possède une petite entreprise.

— Une entreprise de quoi ?

— De miel.

— De miel ?

— Oui, la marque s'appelle Miel de Mer. Les ruches se trouvent à vingt-cinq mètres maximum de la mer. Ils produisent le meilleur miel du monde, à en croire...

— Très bien. Voilà nos priorités, Le Ber : je veux savoir ce que Pennec a fait au cours des derniers jours et des dernières semaines. Un emploi du temps aussi précis que possible, jour après jour. Je veux que chacun de ses faits et gestes soit documenté de la manière la plus détaillée possible. N'omettez rien, pas même les informations les plus banales de la vie quotidienne. Ses rituels, ses habitudes... Tout doit y être.

Soudain, des éclats de voix retentirent depuis le hall d'entrée. Un client s'énervait visiblement.

— Vous avez tout intérêt à nous rembourser. C'est absolument inacceptable !

L'homme était peu avenant, trapu, du genre libidineux. Sa femme le considérait avec dévotion.

— N'oubliez pas que nous allons rester ici une seconde de plus, nous partons tout de suite. Parfaitement : tout de suite !

— Permettez-moi d'en douter, cher monsieur. Jusqu'à nouvel ordre, personne ne quitte l'hôtel.

Ecumant de rage, l'homme se retourna vers Dupin, trop heureux de trouver une victime sur laquelle déverser sa colère.

— Permettez-moi de me présenter : commissaire Dupin, de la police judiciaire. Je regrette d'avoir à vous annoncer que vous allez devoir vous soumettre à un interrogatoire de police, comme tous les clients de cet établissement.

Dupin avait prononcé ces mots d'une voix très basse, presque sifflante. Ajoutée à sa stature imposante, la tactique fit son petit effet. L'homme recula aussitôt de quelques pas.

— Inspecteur Le Ber, ajouta Dupin en retrouvant sa voix sonore et professionnelle, dites à nos hommes d'interroger monsieur...

S'interrompant, il interrogea l'homme du regard jusqu'à ce que ce dernier se mette à bredouiller « Galvani » d'une petite voix chevrotante, puis il reprit :

— ... monsieur Galvani ainsi que son épouse, au sujet des événements de la nuit dernière. Tout de suite, s'il vous plaît. Vérifiez leurs papiers et procédez à leur identification.

Dupin était grand et solide, pour ne pas dire massif, et ses épaules jetaient une ombre impressionnante. Les mauvaises langues prétendaient qu'il avait l'air d'une brute, et personne, assurément, ne s'attendait à l'habileté rapide, précise et impromptue qui le caractérisait la plupart du temps. Il n'avait en rien l'apparence d'un commissaire, d'autant qu'il portait généralement pour travailler un jean et un polo, et il usait volontiers de la confusion qu'il provoquait chez ses interlocuteurs.

Monsieur Galvani bougonna quelque chose que personne ne comprit et chercha des yeux le soutien de son épouse qui le dépassait au moins d'une tête. Quand Dupin se détourna, il vit que l'employée de

l'hôtel le regardait en souriant discrètement. Il lui rendit son sourire puis se tourna de nouveau vers Le Ber, qui affichait une mine quelque peu embarrassée.

— Faites-vous aider de Labat et reconstituez surtout la journée et la soirée d'hier, aussi précisément que possible. Qu'est-ce que Pennec a fait ? Où il était ? A quel moment ? Qui l'a vu en dernier ?

— Nous sommes sur le coup. Il semblerait que le cuistot soit le dernier à l'avoir vu.

— Très bien. Quels employés travaillent ce matin ?

Le Ber sortit de sa poche un minuscule carnet noir.

— Mademoiselle Kann et mademoiselle Denoel, toutes deux très jeunes, des femmes de chambre. Et puis madame Mendu, qui, si j'ai bien compris, est censée prendre la succession de madame Lajoux. C'est elle qui est responsable du petit déjeuner. Madame Mendu est là, d'ailleurs.

Le Ber désigna la réception du menton.

— Ensuite madame Lajoux et le cuistot, Edouard Glavinec, et enfin un de ses assistants.

Dupin nota soigneusement toutes ces informations.

— Le cuistot ? Qu'est-ce qu'il fait ici à cette heure ?

— Il va faire les courses au grand marché de Quimper à l'aube.

— Comment s'appelle le garçon de cuisine ?

Le Ber feuilleta dans son calepin.

— Ronan Breton.

— Breton ? Il s'appelle Breton ?

— Breton.

Dupin voulut ajouter quelque chose mais il se ravisa.

— Et c'est donc le cuisinier qui a vu Pennec en dernier ?

— A ce qu'il semblerait, oui.

— J'aimerais lui parler dès que j'en aurai fini avec madame Lajoux. Ce ne sera pas long.

Dupin tourna les talons et commença à gravir les marches de l'escalier. Sans prendre la peine de se retourner, il lança :

— Où exactement, au premier étage ?

— Tout de suite sur votre droite, la première porte.

Il frappa discrètement à la porte de la salle du petit déjeuner avant d'entrer. Dupin s'était attendu à une femme plus jeune. Francine Lajoux comptait sûrement soixante-dix ans, sa chevelure était entièrement grise et son visage pointu était parcouru de rides. Elle était assise dans le coin le plus éloigné de la pièce, à côté d'une jeune femme de chambre rousse et plantureuse, plutôt petite mais dotée d'un visage charmant bien qu'un peu replet – mademoiselle Kann, qui gratifia le commissaire d'un sourire empreint d'un certain soulagement. Immobile, le regard rivé au sol, madame Lajoux sembla tout d'abord ne pas remarquer la présence de Dupin.

Le commissaire s'éclaircit la voix.

— Bonjour, madame, permettez-moi de me présenter : commissaire Dupin, je suis responsable de l'enquête. On me dit que c'est vous qui avez retrouvé le cadavre de Pierre-Louis Pennec dans le restaurant, ce matin.

Les yeux de madame Lajoux étaient rougis par les larmes, son mascara avait coulé. Dupin dut attendre un moment avant qu'elle ne lève les yeux vers lui.

— Ce meurtre est abominable, vous ne trouvez pas, monsieur le commissaire ? C'est un meurtre

abominable. Un meurtre commis de sang-froid. Cela fait trente-sept ans que j'assure fidèlement mon service auprès de monsieur Pennec. Je n'ai pas été malade un seul jour. Deux fois, tout au plus... Il est sacrément amoché, non ? L'assassin a dû le frapper avec un grand couteau. J'espère que vous l'attraperez vite, celui-là.

Si elle s'exprimait sans précipitation, son débit ininterrompu était néanmoins impressionnant et sa voix prenait des intonations aussi abruptes qu'inattendues.

— Ce pauvre monsieur Pennec. Quel homme merveilleux. Qui peut bien avoir fait une chose aussi affreuse ? Tout le monde l'aimait, monsieur le commissaire, tout le monde. Tout le monde l'estimait – oui, les gens l'estimaient et l'admiraient. Et ça – ça, une chose pareille, dans notre beau village de Pont-Aven. Un lieu si paisible, vous vous rendez compte ? La flaque de sang était énorme. Est-ce que c'est normal, monsieur le commissaire ?

Dupin ne savait pas quoi dire. A laquelle de ses questions était-il censé apporter une réponse ? Un peu découragé, il sortit son calepin et nota quelque chose. Un silence curieux s'installa. Mademoiselle Kann jetait au carnet de Dupin des coups d'œil à la dérobée.

— Pardonnez-moi, je sais que ce doit être particulièrement douloureux pour vous d'évoquer ce moment, mais pourriez-vous me raconter comment vous avez trouvé le cadavre ? Est-ce que la porte était ouverte ? Etiez-vous seule ?

Il était conscient de ne pas faire preuve d'une grande empathie en répondant de la sorte.